



HAL
open science

Pouvoirs du handicap en fantasy pour la jeunesse

Anne Besson

► **To cite this version:**

| Anne Besson. Pouvoirs du handicap en fantasy pour la jeunesse. 2020. hal-02964138

HAL Id: hal-02964138

<https://hal.science/hal-02964138>

Preprint submitted on 9 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne Besson

« Pouvoirs du handicap en fantasy pour la jeunesse »

Septembre 2020, dans le cadre du séminaire « Représentations du handicap en littérature et théâtre pour la jeunesse », Université d'Artois, équipe « Littératures et cultures de l'enfance et de la jeunesse ».

La question des représentations du handicap en fantasy s'inscrit à l'évidence dans le contexte plus large d'une volonté, chez les auteurs et lecteurs, autrices et lectrices, d'une meilleure prise en compte des diversités – qu'elles soient physiques et/ou culturelles, et donc raciales, genrées, sexuelles, corporelles... Les *disability studies* ont émergé aux Etats-Unis et dans une moindre mesure en Angleterre durant les années 1990 et au début des années 2000 et elles partagent les postulats des autres domaines des cultural studies : qu'il s'agisse de culture populaire, de luttes féministes ou contre les discriminations LGBTQA+, il s'agit tjs de « retourner le stigmaté », de se positionner résolument du côté de ceux et celles qui sont culturellement, socialement, économiquement, opprimé/dominé (souvent même, et notamment dans les disability studies, il faut faire partie de ces communautés pour pouvoir s'exprimer à leur sujet) ; à partir de ce point de vue on peut inverser le regard, repérer la situation de domination non plus comme une norme mais comme une construction jusqu'alors invisibles, et les évolutions nécessaires pour la déconstruire. Dans notre cas on passe d'un paradigme de l'adaptation de la personne handicapée à son environnement à l'inverse, les mesures à prendre pour que l'environnement soit adapté aux handicaps.

Si j'ai commencé par ce rappel très rapide, c'est que l'essentiel des œuvres que je vais vous présenter sont anglo-américaines, et parce que la question du handicap physique ou mental y croise très souvent d'autres facteurs d'exclusion socio-culturels, tout un spectre des « minorités » auxquelles il s'agit de donner une visibilité dans un objectif d'empowerment – les genres de l'imaginaire sont très en pointe de ces revendications actuelles allant dans le sens de produits culturels qui reflètent au plus près les préoccupations vives de leur époque et de leur public – quitte à leur être inféodés : c'est la grande question brûlante du moment, que soulève ce retour des notions d'utilité ou de pertinence du *message* délivré par les fictions médiatiques, dans leur appréhension et leur valorisation (cf. mon nouveau livre !), celle de l'éventuelle menace de « censure inverse » que représenterait cette poussée en faveur de représentations justes des diversités.

Donc en fantasy, et notamment en fantasy pour la jeunesse – ado et young adult surtout -, on note l'apparition de personnages handicapés de plus en plus nombreux, et cette plus grande visibilité est vraiment parallèle et se fait souvent au sein des mêmes œuvres qui valorisent les autres facteurs de diversité. Avant le tournant du siècle les exemples étaient rares – je pense, comme personnages de premier plan, à Elric le Nécromancien, héros du cycle le plus connu de Michael Moorcock, dès les années 60) atteint d'albinisme (cheveux blancs, yeux rouges, hypersensibilité à la lumière) et dont la constitution malade est régulièrement notée, qu'il compense par le recours à une magie noire de régénération, ou bien, en partie inspirée de ce premier modèle, le héros albinos et aveugle d'un roman de fantasy arthurienne, *Le Chevalier aveugle* de Gail Van Asten. Elric avait été explicitement conçu par Moorcock comme un réponse aux héros habituels de la Sword and Sorcery, un contre-pied complet par rapport à Conan et autres barbares musclés combattant la magie.

Je vais m'attarder sur deux exemples principaux du corpus contemporain, particulièrement riches en personnages handicapés différents, à partir j'évoquerai d'autres œuvres qui reprennent les mêmes cas ou les mêmes types de traitement – d'une part *Le Trône de fer* (le cycle romanesque de George Martin *A Song of Ice and Fire* et/ou la série télévisée de David Benioff et D.B. Weiss *Game of Thrones*

On y rencontre un impressionnant panel de handicap, avec un nain (Tyrion), un vieil aveugle (mestre Aemon de la Garde de Nuit), un paraplégique, Brandon Starck, un épileptique, Jojen Reed, un albinos, Bryndan Rivers (la corneille à 3 yeux), plusieurs mutilés – des membres supérieurs pour Jamie Lannister et ser Davos, et bcp des organes sexuels masculins, qu'il s'agisse des guerriers Unsullied, Immaculés, du ministre Viserys, du personnage de Theon Greyjoy, j'en oublie sans doute... et un cas plus isolé de handicap neuro-cérébral, avec l'aphasie de Hodor.

d'autre part les cycles successifs de Rick Riordan, Percy Jackson, Héros de l'Olympe et Magnus Chase, qui permettront de constater le traitement parallèle des différentes figures du handicap avec les autres minorités, et leur évolution au sein des sagas successives.

Le cas est un peu différent on le verra mais on croise des personnages atteints de troubles de l'apprentissage et de l'attention (hyper-activité et dyslexie), d'autres de malformations des membres inférieurs, un nain à la peau noire et un sourd qui s'exprime en langue des signes (Blitz et Hearth, les deux meilleurs amis de Magnus Chase).

Ce qu'il faut comprendre, et accepter si possible dès maintenant, c'est la relative fixité de l'usage narratif et de l'image donnée des handicaps : même si les cas concernés semblent divers et tendent à prendre de plus en plus de place (à gagner en visibilité), on va toujours être peu ou prou face au même retournement qui inverse le handicap d'impouvoir en pouvoir - l'incapacité, l'inaptitude, devenant le signe ou le siège d'une élection, d'une capacité supérieure. Il s'agit de ce qu'en culture populaire on appelle un « trope » - facilité scénaristique ou « brique narrative » que toutes les œuvres vont tendre à utiliser de la même façon, se citant plus ou moins consciemment les unes les autres et qui sont recensés par un énorme Wiki TVTropes, très vaste méta-analyse des clichés. Ce trope s'appelle « disability superpowers » ; il existe dans les genres « réalistes » (par ex, l'autiste génial façon Rain Man ou Good Doctor ou le super-enquêteur paralysé comme l'Homme de fer) mais on va le trouver très présent et bien illustré dans les genres de l'imaginaire – surtout dans le corpus super-héroïque, que je ne ferai guère qu'effleurer mais qui est sans doute le principal réservoir de ce trope : de nombreux super-héros, tel Spiderman ou Les 4 Fantastiques « gagnant » leur pouvoir à la suite d'un accident a priori invalidant et vivant ensuite plus ou moins bien cette métamorphose qui touche d'abord leur corps), et puis en fantasy donc – en effet le motif correspond à ce qui est vraiment la fonction inhérente à la fantasy au sein de genres et de médias populaires dont c'est plus largement le rôle ; elle vise à consoler, à compenser, liée au rôle de l'imagination et du fantasme, si bien son succès est sans doute proportionnel à notre sentiment d'impuissance contemporain, nos entraves, à notre incapacité d'action. La fantasy, elle, en raison du surnaturel magique qui fait la logique du genre, échappe aux lois physiques et peut donc (rôle du merveilleux selon Tolkien) dépasser les limitations humaines et en concrétiser un certain nombre d'aspirations profondes. En l'occurrence pas de guérisons miraculeuses dans mes exs mais un phénomène sur-compensation systématique du handicap, tout manque ou déficience allant de pair avec ou s'avérant être en réalité le signe d'une capacité extraordinaire. Les exs plus ambivalents sont rares – on va les trouver dans des sous-genres de fantasy adulte marqués par une volonté anti-idéaliste forte (la dark fantasy, la gritty fantasy) qu'on va avoir – en l'occurrence j'ai surtout pensé à un personnage, l'inquisiteur Glotka dans le cycle Première Loi de Joe Abercrombie – ancien soldat d'élite d'une grande loyauté, il a été longuement torturé et laissé pour mort ; quand le récit commence, son corps brisé lui inflige des souffrances permanentes, il déteste le monde entier et il est devenu tortionnaire à son tour, le meilleur. C'est un personnage charismatique, passionnant, mais, pour une fois, pas qq'un que les épreuves ont rendu plus fort ou meilleur, puisque tel est en général et assez logiquement la leçon dans nos œuvres d'imaginaire destinées à la jeunesse.

Le cas le plus évident sans doute et qu'on peut donc comme première illustration de ce que ça produit, c'est la figure du « voyant aveugle », qui s'enracine dans les plus anciens mythes culturels, puisque déjà Tiresias dans *Œdipe-Roi* mais aussi certaines représentations partagées de la figure construite du barde, Homère aveugle, associent le génie créatif et/ou les capacités de prescience, de clairvoyance, à la perte du sens de la vue – ainsi Oree, l'héroïne et narratrice des *Royaumes déchus*, 2^{ème} tome de la trilogie qui a fait connaître N.K. Jemisin, est une artiste aveugle qui « voit » la magie sous forme de lumière : vision et création sont bien présentes ici. On trouve surtout une autre variante, avec de nombreux guerriers aveugles : à partir du fait réellement attesté du surdéveloppement des autres sens (qui fait que bcp d'accordeurs de piano sont aveugles par ex), mais pas du tout dans les mêmes proportions, - ces personnages ont la capacité supranaturelle de sentir les mouvements de l'air, les déplacements de l'ennemi, d'une manière hyper-fine : par ex le super-héros Daredevil (qui aussi par ex peut lire des livres imprimés parce que son toucher hypersensible lui permet de sentir la répartition de l'encre sous ses doigts) ou encore le personnage de super-guerrier Mamoru dans le manga « Jusqu'à ce que la mort nous sépare » (Hiroshi Takashige et Double S, 2005-2015). C'est aussi le cas qu'illustre Aria dans *GoT*, provisoirement rendue aveugle pour la punir de son mésusage du pouvoir des Tueurs Sans-Visage, mais qui doit en profiter pour raffiner à l'extrême ses qualités de combattante.

On va regarder de plus près, mais c'est bien une série de (re)valorisations du handicap que vont nous présenter les différents exemples. Les modalités en sont très différentes entre les deux séries du corpus : dans le premier cas, celui de Riordan, l'inversion relève de la logique du monde – de la catégorie de la diégèse – c'est en changeant de monde que la valeur du handicap s'inverse ; dans le second cas, destiné à un public plus mûr, c'est la dynamique narrative – la catégorie du récit – qui met en place une revalorisation plus progressive. Très simplement, dans le premier tome des Percy Jackson, dans les 100 premières pages, on passe de la présentation de personnages porteurs de handicaps qui les mettent en difficulté au quotidien : le professeur de latin-grec, M. Brunner, est en fauteuil roulant, le meilleur ami, Grover, se déplace avec difficulté, et Percy se voit régulièrement répéter qu'il n'est pas « normal » (p. 31, p. 51) – ses très mauvais résultats scolaires dûs à ses troubles s'accompagnent en effet d'événements troublants qui se produisent sur son passage (comme pour Harry Potter avant sa propre révélation). Mais l'anormalité vécue comme infériorité s'inverse en pouvoir supérieur – p. 51 déjà la mère répond au « je ne suis pas normal » « Tu dis comme si c'était un mal Percy. Mais tu ne te rends pas compte à quel point tu es

important » et p. 105-106, quand on a enfin le fin-mot de l'histoire (Percy est un « sang-mêlé », le fils d'un Dieu et d'une mortelle, soit un Héros, littéralement), je vous ai mis la citation en soulignant le « supérieur à la normale » et la mise en équivalence très franche des déficiences se muant en atouts par le biais de présentatifs et de subordonnées causales qui font un système explicatif au caractère affirmé par sa répétition, « c'est parce que ». De façon similaire, les handicaps touchant l'entourage mythologique de Percy, dissimulés parmi les hommes pour le protéger, se révèlent être littéralement des accessoires, des prothèses inversées : la nature surnaturelle, dans les 2 cas bestiale, des personnages en question, est littéralement enclose dans le handicap : cits On retrouve la même équivalence négatif-positif avec les tournures présentatives et explicatives, mais surtout m'a frappée l'image redoublée de la « coquille vide » (la basket, le fauteuil), qui renvoie au néant les marques du handicap, remplacées dans les deux cas par des membres efficaces même si très Autres et donc très loin de la norme.

Ce même principe de l'inversion entre ce qui constitue la norme et le handicap, échangeant leur valeur respective lorsqu'on passe du monde primaire au monde secondaire, du monde tel que nous le connaissons à la nouvelle « réalité magique » à laquelle la fiction nous donne accès, apparaît par ex dans *Akata Witch*, le premier volume de la trilogie pour adolescents Akata de Nnedi Okorafor (2011) : le « peuple Léopard », celui qui maîtrise la magie/sorcellerie africaine, les *jujus*, considère les difformités ou les troubles comme signe de grand pouvoir : l'héroïne, Sunny, elle-même albinos au sein d'une communauté noire africaine, va compter parmi ses amis et alliés un dyslexique, Orлу, deux troubles de l'attention (citation) et un complice, Sugar Cream, atteint de scoliose sévère, qui a la capacité de se transformer en serpent au squelette parfaitement souple et ondoyant.

Chez Martin l'évolution du handicap vers la valorisation (surnaturelle ou morale) est davantage tissée dans la narration, et progressive. On n'a pas l'effet « coup de baguette magique » qui transforme les caractéristiques identitaires des protagonistes lors de la révélation de l'existence de l'autre monde ; il n'y a qu'un monde, et une volonté chez les auteurs (le romancier comme les scénaristes et showrunners) de proposer des « arcs narratifs » attestant d'une progressive psychologique vraisemblable chez les personnages – c'est vraiment un des critères d'appréciation des séries notamment, et un des principaux reproches qui a été formulé à l'égard de la fin contestée de *Game of Thrones* (le fait que l'évolution des personnages a été jugée précipitée, caricaturale). Ainsi on a toujours accès aux récits de vie des personnages (à leur « backstory ») à un moment à un autre, si bien que dans les cas où on

n'assiste pas directement à l'accident ou au crime qui a entraîné la mutilation, la blessure, le handicap (c'est le cas pour Bran, pour Jaime, pour Theon...), une analepse viendra combler ce récit – dans le cas de Viserys, de Grey Worm, de Davos et même de Hodor dont le choc neurologique est expliqué a posteriori dans une jolie boucle logique). Il n'y a que Tyrion dont la malformation soit de naissance, et j'y reviendrai. Pour tous les personnages, au-delà de la question du handicap, le principe des arcs psychologiques cohérents veut que ce qu'ils ont vécu (et souvent vécu dans leur chair) déterminent ce qu'ils sont devenus ou deviennent ; c'est une dynamique de construction du personnage qui peut nous sembler relever de l'évidence aujourd'hui, mais qui est très contemporaine (le vécu et les choix remplacent remplace la naissance ou la providence comme moteurs d'enchaînement causal) ; et il me semble qu'une logique d'équilibre global s'applique aux caractères – un manque, un défaut, ajouté dans la balance va se trouver compensé chaque fois compensé par un gain. Tant et si bien qu'il n'y a pas de « méchants » handicapés même dans le monde très gris de GoT, et que sur des bases pourtant très différentes on en arrive aux mêmes types de valorisation du handicap que chez Riordan. Pour prendre les exemples les plus développés, Brandon Strack, jeté du haut d'une tour par Jamie Lannister au tout début de son parcours, et se retrouvant donc encore enfant avec la colonne vertébrale brisée, va développer des capacités extra-sensorielles depuis le lit puis la hotte ou le traineau dans lesquels il est immobilisé, la capacité à sortir de son corps, d'abord pour partager les perceptions et la mobilité de son loup, puis cette capacité s'étend, et à sortir de sa temporalité pour voir l'avenir, le passé, etc., à mesure qu'il apprivoise ses pouvoirs et devient le super-voyant « Corneille à 3 yeux » (son prédécesseur, Bryndan Rivers, était un albinos). Et c'est lui à la fin sera désigné comme ayant les meilleures capacités pour régner sur Westeros, celui qui, depuis son fauteuil roulant, gagne le jeu des trônes. L'idée que l'immobilisation physique est transcendée par une mobilité psychique extraordinaire est une variante du « disability superpower » - entre autres exs, le Professeur Xavier, mentor des X-Men, télépathe de tout premier ordre, est en fauteuil roulant.

2^{ème} ex, qui cette fois ne fait pas appel au surnaturel, celui de Jamie Lannister ; très bel homme et excellent combattant, conforme aux apparences valorisées dans son contexte, il n'en est pas moins moralement corrompu, intérieurement monstrueux au début du cycle – protégeant ses amours incestueuses par le meurtre d'un enfant. Mais ce premier portrait a amené à évoluer de manière progressive certes mais avec tout de même un épisode en particulier qui marque une étape décisive de son évolution et l'oblige à se redéfinir – Varshé Hèvre, capitaine des « Braves Compains », fidèle à son surnom l'Estropieur, lui coupe sa

main d'épée comme moyen de pression pour obtenir une rançon (3^{ème} volume, ASoS, chap. 22). Prisonnier aux côtés de Brienne de Torth, personnage d'une haute moralité qu'il va s'efforcer de protéger à plusieurs reprises et autant qu'il le peut, Jamie amorce ici, au moment même où il est privé de la capacité guerrière censée fonder son identité sociale, une trajectoire de réhabilitation, de rédemption, qui n'est certes pas sans heurt mais cependant nette et continue. Tout se passe donc comme si le passage du camp des valides à celui des impuissants allait de pair avec un gain de valeur morale, symétrique à la perte physique.

Il en va de même pour le personnage du nain Tyrion, beaucoup plus difforme physiquement dans le roman que la série et dont la compensation se fait cette fois pour une intelligence maintes fois soulignée et le développement d'un sens du devoir au service de la communauté tout à fait hors normes dans l'univers du Trône de fer. Tyrion, celui qui le premier aide Bran en lui confectionnant un harnais pour qu'il puisse monter à cheval et qui dit alors "I have a tender spot in my heart for cripples and bastards and broken things", est en outre vraiment le porte-parole dans la saga des invalides et des laissés-pour-compte. Il va nous permettre d'aller plus loin dans l'idée d'une représentation compensatoire du handicap en fantasy – puisque son histoire à lui, que je vais mettre avec celle du personnage de l'elfe sourd-muet HearthStone dans la série des *Magnus Chase* de Rick Riordan, comporte à son origine un drame fondateur sur lequel la réflexion du lecteur est appelée à travailler. Ses deux personnages porteurs de handicap sont également considérés par leurs proches comme responsables de drames qui ont déchiré la cellule familiale. Pour cela, Tyrion s'est contenté de naître – sa mère est morte en le mettant au monde, et sa sœur aînée Cersei, qui a essayé de le tuer au berceau, ne le lui a jamais pardonné (dans la citation que je vous ai mise, il incrimine son père, pour qui la famille est plus importante que tout et qui ne voulait tout simplement pas d'un tel fils) ; Hearth, lui, n'a pas pu empêcher la mort de son frère valide : il lui tournait le dos, il n'a pas entendu ses cris quand un monstre est sorti du puits pour enlever le petit garçon – il s'en veut et ses parents l'ont renié depuis lors. Ce sont cette fois de malédictions très intimes et très humaines dont il est question. A l'évidence, ces deux récits, dont le //isme est frappant aux deux extrémités du corpus, nous parlent en les concrétisant, en les matérialisant, de problématiques que rencontrent les enfants dans cette situation – sortant du règne psychique, pour les donner à lire sous forme d'une histoire, le profond sentiment de culpabilité que ressent l'enfant handicapé dès lors qu'il est obligé, dans une plus ou moins grande mesure, de se considérer comme un poids pour sa famille, comme impactant l'épanouissement de ses frères et sœurs, comme « handicapant » la vie familiale etc. C'est très exactement – l'histoire de Hearth en particulier -, la vulgate interprétative qu'a légué Bettelheim à propos du conte de fées et par

extension du merveilleux pour la jeunesse qui permet aux lecteurs de se confronter, sous une forme narrative qui les met au jour, à leurs « démons intérieurs » pour filer la métaphore surnaturelle. Les romans de mon corpus jeunesse sont pour une part directement « adressés » - directement écrit pour ou par une personne handicapée ou « différente », afin de communiquer autour de ces questions et de promouvoir une (r)évolution des regards et des mentalités.

On sait ainsi que Rick Riordan a écrit Percy Jackson pour son fils dyslexique – dans une posture d'éducateur bienveillant, valorisant et un peu volontariste dans sa démarche – on peut la mettre en parallèle avec celle de Blake Charlton, auteur de la trilogie *Mortilège* dont deux volumes sont parus en France et lui-même atteint de dyslexie sévère ; son histoire personnelle a beau être un « rêve américain » puisque, incapable de lire avant l'âge de 13 ans, il est cependant devenu cardiologue à l'âge adulte, ses romans témoignent beaucoup plus directement, à travers son personnage de Nicomède, héros apprenti magicien et dyslexique dans un monde où la magie repose entièrement sur le langage écrit, des difficultés très pénibles qu'occasionne ce handicap dans l'apprentissage et des conséquences mentales et psychiques que peuvent occasionner ces difficultés – Nico n'est pas un personnage facile, et même s'il parvient à contourner son handicap dans une pratique novatrice de son art, il demeure irritable, inconstant, centré sur lui-même. Il semble qu'on évolue peut-être dans cette direction avec des héros que leur handicap ne condamne pas à la perfection pour le dire ainsi, même si le trope du disability superpower reste fermement en place, parce qu'il correspond idéalement à la dynamique d'empowerment que cherche à susciter les auteurs et autrices. On peut citer à nouveau ici l'exemple des deux femmes afro-américaines déjà apparues, N.K. Jemisin et Nnedi Okorafor, qui ont explicitement pour objectif de raconter des histoires auxquels puissent se lier des publics plus divers).

Elles me serviront pour boucler mon propos en revenant sur la prise en compte plus large des diversités, multifactorielles – dès ma première image et mon introduction des disability studies, je soulignais que la multiplication flagrante des personnages handicapés dans les œuvres du corpus de l'imaginaire contemporain se fait avec les luttes de plus en plus visibles ou audibles elles aussi, des personnes handicapées contre une société dominée par la normativité « validiste ». Par exemple les personnes autistes (STA : spectre du trouble autistique) ont trouvé dans les outils numériques un moyen de dépasser (pour certains) leurs difficultés de communication quand celle-ci doit se faire de manière synchrone, en décryptant les intentions de l'interlocuteur et donc en présence physique de tous les stimuli envoyés ;

derrière leur écran, en pouvant prendre leur temps, ils sont aujourd'hui parvenus (avec toutes les limitations sociologiques évidentes que je ne nie pas) à s'imposer comme une communauté puissante sur les réseaux sociaux – à faire entendre du moins qu'il peut y avoir une autre manière de concevoir les interactions interpersonnelles, à faire évoluer le regard collectif sur ces troubles, à les faire mieux connaître et reconnaître. Ce combat-là, contre le « validisme » comme norme oppressive, se trouve être concomitant et convergent avec les autres mouvements de lutte contre les discriminations socio-culturelles qui enflamment notre décennie – metoo, black lives matter, anti-transphobes etc.

Les deux œuvres que j'ai retenues, mais aussi toutes les autres que j'ai citées, illustrent cette nouvelle convergence des luttes au sein de laquelle le handicap est une source de discrimination parmi d'autres, aspirant comme les autres à se faire reconnaître comme une source de diversité comme richesse, positive. A côté des ses personnages handicapés, on sait qu'il y a chez Martin un nombre exceptionnel de personnages féminins accédant à une existence narrative autonome (je ne me mouille pas) ainsi qu'une réflexion parallèle sur les préjugés et impensés sur l'altérité culturelle et raciale (sur les barbares avec les Sauvageons, sur l'orientalisme avec Dorne ou Essos), travail qui passe chaque fois par la reprise et le décalage des images familières qui vont ainsi être remises en question (les travaux américains mais aussi ceux de Justine Breton ou de Tasnime Ayed vont dans ce sens). Chez Rick Riordan c'est encore plus net : il a très clairement dès le départ, toujours dans son projet « para-pédagogique », de représenter la diversité sociale à travers son panel de personnages – aux côtés de Percy, à côté des handicaps, on va trouver une parité prise en compte avec des personnages de jeunes femmes fortes ainsi des acolytes issus des minorités culturelles, noir et latino ; mais Riordan va beaucoup plus loin dans Magnus Chase, parce que la série est écrite quelques années et tient compte des évolutions rapides des attentes du public adolescent, et aussi sans doute parce que la mythologie nordique à laquelle il s'attaque a été souvent associée à des idéologies intolérantes qu'il s'agit donc de prendre en défaut – le seul beau blond sera Magnus, entouré (voir slide 4) des deux personnages dont j'ai déjà parlé, le nain noir Blitz, l'elfe albinos sourd-muet Hearth, mais aussi, les deux autres dont je n'ai pas parlé, d'une Walkyrie pour le moins renouvelé, une musulmane voilée, Smirah, fille de Loki, mise en difficulté par ses consoeurs plus classiques ; et apparition d'un personnage qui incarne et matérialise la fluidité genrée, le personnage d'Alex Fierro, qui a donc le pouvoir surnaturel de changer de genre, d'être tantôt fille et tantôt garçon, et qui va être l'objet d'amour central de notre héros. On voit donc ici comment dans le contexte culturel américain l'engagement

contre les handicaps, qui est le point de départ pour Riordan, entraîne un élargissement à la volonté de proposer des représentations positives des minorités dès lors et au fur et à mesure qu'elles font l'objet de discriminations – en accompagnant la lutte contre l'anti-islamisme et la montée des revendications transgenres non-binaires. On peut considérer ça comme de l'opportunisme ou estimer qu'on est là aux limites de ce qu'il y a encore quelques années on aurait attribué comme rôle et fonction à la littérature et à la fiction – mais c'est là l'objet d'un débat qu'on peut ouvrir !